

Réflexions d'Éric Magnus Grand d'Hauteville sur sa formation (juillet 1812)

Texte modernisé

Pour citer cette transcription :

Eric Magnus Grand d'Hauteville, « Ma position, juillet 1812 », ACV, PP 410 C/6/2/2, transcrit par Sylvie Moret Petrini, www.egodocuments.ch, 2020.

© www.egodocuments.ch. Tous droits réservés pour tous pays.

Toute reproduction de ce document, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en Suisse. Son stockage dans une base de données autre que www.egodocuments.ch est interdit sauf accord préalable et écrit de l'éditeur.

Ma position. Juillet 1812¹

Je suis âgé de 26 ans, marié², sur le point d'être père.

La providence m'a placé dans la classe de la société la plus heureuse. Mes parents sont généralement aimés et estimés dans le pays, notre fortune est plus que commune.

Ma femme est d'un excellent caractère, d'une extrême sensibilité, d'une santé parfaite, d'un joli extérieur, elle a de la grâce dans l'esprit et des talents.

Telle est ma position, voyons les devoirs qu'elle m'impose et récapitulons ma vie.

On a souvent varié le plan de mes études et de mon éducation, ce qui m'a nui considérablement.

Fils aîné, d'une santé faible dans mon enfance, j'étais assez mal jusqu'à l'âge de 8 ans. À cet âge j'avais néanmoins pris des leçons d'allemand et d'écriture et je lisais bien et j'avais commencé la musique. Je quittai Paris à cet âge. J'eus pour précepteur un homme qui me donna beaucoup d'émulation et qui m'enseigna l'histoire politique, la géographie, un peu d'histoire et de sphère. Je ne le conservai que 3 ans mais je lui fis honneur dans plusieurs examens.

Je changeai de précepteur à l'âge de 12 ans environ. Autant celui que je quittais avait su m'exciter à l'étude et avait su tirer parti de moi, autant mon nouveau maître qui était très dur sut-il m'en donner le dégoût. Au bout de peu de temps, je le détestai. Chaque leçon était un sujet de larmes, jamais de satisfaction. Il ne cultiva point ce que j'avais appris et me laissa oublier. Ne suivant aucune méthode, il voulut m'apprendre le latin et le grec. Je continuais mes leçons d'allemand et d'arithmétique. Je n'avais aucune étude qui me fut agréable. Il me rendait tout difficile et me laissait végéter dans l'ennui et les pénitences. On m'envoya au collège de Genève où j'eus un prix. J'aurais suivi avantagement mes études si l'on n'avait pas voulu me faire sauter une classe. C'était un tour de force. Mon instituteur me le fit faire mais j'arrivai dans une classe où j'étais le plus faible et où je n'éprouvai que de nouveaux ennuis. On m'en fit sortir. On me fit quitter le grec. Je fis trop peu de latin et d'une manière fort désagréable pour y prendre goût. Mon instituteur voulut me remettre à la géographie et à l'histoire dont je m'étais occupé avec goût et succès dans un plus jeune âge. Il parvint à me faire abhorrer l'une et l'autre de ces études. Je fus pendant quelque temps en quart de pension chez M. Vaucher où je pris les premières notions de géométrie et où j'allais au travail avec plaisir mais je n'y restai que peu de temps. À l'âge de 15 ans, je fus enfin délivré des mains d'un homme qui m'avait si mal traité et envoyé en Allemagne avec un homme agréable et instruit. Je devins subitement grand garçon, au bout de quelque temps. Je fis des progrès rapides dans la géométrie et j'appris l'allemand. Je suivis d'ailleurs durant 3 ans beaucoup de cours mais sans ordre ni méthode.

De retour à la maison paternelle, on me remit entre les mains d'un professeur habile de Genève qui me conduisit avec plus de méthode.

Il me remit aux mathématiques, à l'histoire et au latin. Je fis avec lui des progrès. En 1808, j'avais 22 ans. J'obtiens la place de secrétaire de légation à Paris. Durant 18 mois, j'y eus beaucoup d'occupations, je trouvai le moyen de prendre des leçons et d'en profiter. Je fus plus répandu dans la suite et je cessai de travailler autant.

J'arrive au moment actuel de ma vie et je dois arrêter mon plan, tant pour recueillir et rassembler et faire un tour des connaissances diverses que j'ai acquises, que pour obtenir l'estime publique et apprendre à diriger moi-même mes affaires.

Une grande portion de notre fortune est en terres. L'autre est en portefeuille, je dois donc réunir des connaissances agricoles à celles sinon profondes du moins claires des opérations du commerce et surtout connaître les différentes natures des fonds publics.

L'ordre est la base de tout.

¹ La graphie de ce texte a été modernisée, les fautes corrigées et la ponctuation adaptée à l'usage actuel.

² Le mariage d'Éric Magnus Grand avec sa cousine germaine Aimée eut lieu le 23 octobre 1811. Les festivités ont fait l'objet d'une description détaillée de la part de Catherine Rillet, parente de la mariée : *Description des fêtes données pour le mariage de Mademoiselle Aimée d'Hauterive au Château d'Hauterive en Suisse, le 23 octobre 1811*, Frédéric Grand d'Hauterive (éd.), Lausanne, 1927.

Sans ordre tout souffre, se dérange et se perd, cet axiome est vrai pour tout. Tout demande des soins. Qu'il soit question d'amitié, de fortune, de connaissances, rien ne se conserve sans soin.

La base de l'ordre est la tenue des livres et le calcul. Sans cela nulle connaissance de sa fortune, on ignore ce que l'on est en état de faire ou non, le désordre entre dans votre maison, la confusion s'en mêle, le bonheur fuit à mesure que vous vous dérangez, vous vous ruinez, la considération se perd et votre famille tombe dans la misère et vous dans l'opprobre.

Par contre l'homme qui se sent constamment au-dessus de ses affaires, qui a le sentiment qu'il les dirige toutes habilement, jouit du bonheur. Le public rend justice à sa judiciaire³ et l'estime comme un homme capable.

Je connais assez la théorie des livres pour ne pas avoir besoin de leçons, il faut y donner un soin, y apporter une exactitude qui fait la difficulté de la chose, difficulté qui est réelle. D'ailleurs, c'est un travail mécanique et fastidieux.

J'ai appris le calcul mais quoique j'aie l'habitude des 4 règles, je n'y suis que peu expert, mes affaires demandent plus d'habileté que je n'en ai dans cette partie-là.

³ À son jugement.